

Paris le 15 Fevr. 1875.

Monsieur et excellent collègue !

Si je n'étais pénétré de la vanité des choses humaines, Votre chère lettre m'aurait rendu orgueilleux. J'ai employé mes loisirs à Paris pour faire quelques études analytiques sur l'homme, c'est vrai, sans aucun parti pris. Car mon intention n'était point, de faire école, de concourir pour quoi que ce soit ni avec qui que ce soit, et malgré cela, je me suis aperçu, et flou l'avouait, qu'on avait constitué toute une coalition, pour attaquer et pour nier la valeur de tout ce que tâchais d'établir, pièces en main. Or, loin de me plaindre de cette négation systématique, je m'en fis et je m'en fais encore honneur ; car, on ne se coalise, règle générale, que contre de plus forts.

Je commence par cet exorde, Monsieur et cher collègue, pour relever toute la dignité

de Votre position et celle de Vos admirables col-
laborateurs. C'est dans et par la lutte que les
âmes d'élite acquièrent la trempe de l'acier.
Et puis, ne sait-on pas ce qu'est le Midi
de la France, même aux yeux de ceux qu'on
veut bien considérer comme ses ennemis ! Eh
bien ! D'un commun accord, tous les écrivains
marquants de notre époque sont unanimes
que toute la force morale et politique de la
France est du côté des Méridionaux, et autant
que je suis compétent en pareille question,
j'oserais soutenir qu'il en est de même de
la science. En tout ^{cas} le Midi se tient tou-
jours religieusement à l'écart des égarements
du Nord.

Enfin, il est un autre pays que je crois
connaître plus à fond que la France, et
où, malgré la nécessité de nature qui a
opéré l'union contre une menaçante inva-
sion étrangère, l'antagonisme existe sur-
presque tous les chefs. De la sorte je ne
suis pas loin de me persuader qu'il est

des lois dans la vie des nations les plus vaillantes
qui exigent cet antagonisme pour arriver par là
au développement complet prescrit par le plan de
la Providence à une telle ou telle nation.

Ainsi, Vous le voyez, Monsieur ! je pense
qu'il faut se tenir au dessus des impressions
immédiates que peut et que doit provoquer la
lutte, pour mener à bon escient toute entreprise.

De ces considérations générales, permettez-moi
de passer à quelques faits personnels. J'ai recon-
nu en M. de Quatrefages jusqu'à l'heure qu'il
est, toujours un homme supérieur et surtout d'une
souplesse hors ligne, incapable de commettre
quoi que ce soit d'inconvenant. Ne serait-ce
pas dans ces sentiments qu'on pourrait trouver
l'explication de sa retenue ?

Quant à mon humble personne, j'ai dû subir
une longue lutte pour l'existence depuis 1870.
Je suis arrivé à l'âge canonique, suivant
le roi David, - car je compterais prochainement
67 ans. Par conséquent et puisque je me
trouve dans une ville qui n'offre point de

ressources, j'ai brûlé mes vaisseaux en renon-
çant à l'étude analytique de l'anthropologie.
Quant à l'archéologie, elle m'a toujours grande-
ment intéressé; mais c'est un terrain sur lequel
je me déclare tout à fait incompetent.

Toutefois, ce qui me reste de force et de vie,
je le consacre autant que l'éducation d'un
jeune Français, le plus turbulent de sa race,
me le permet, à des études et à des réflexions
qui se rapportent à la synthèse anthropolo-
gique (philosophie de l'histoire). C'est pro-
bablement la meilleure chose que je puisse faire
dans le milieu où je me trouve, — un peu
malgré moi. Mais avant tout il faut respi-
rer.

Enfin, Monsieur et cher collègue, je Vous
prie sincèrement et particulièrement de me
conserver Votre bienveillance, de disposer,
le cas échéant, de mes faibles ressources pécu-
niaires pour la Revue, s'il le faut, et de
me croire respectueusement Votre

dévoté et bien obligé serviteur
Gyranerhey.